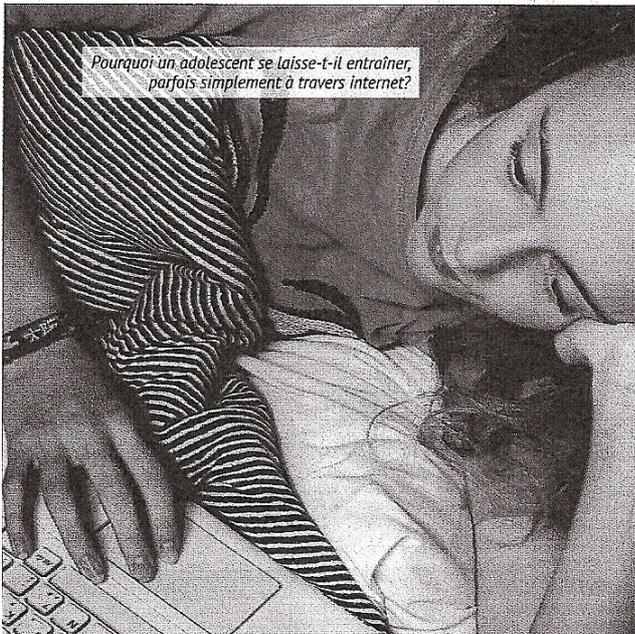


LUTTE CONTRE LE RADICALISME

Eduquer les jeunes à leur propre foi

Neuropsychiatre et psychanalyste, le Docteur Philippe van Meerbeeck est spécialisé dans les questions liées à la psychologie et au développement des adolescents. Il nous livre son point de vue d'expert sur la façon dont on peut lutter contre la radicalisation des jeunes.



Pourquoi un adolescent se laisse-t-il entraîner, parfois simplement à travers internet?

Docteur van Meerbeeck, comment expliquer que de jeunes Occidentaux, souvent sans problèmes particuliers, sont séduits par un discours religieux radical - en l'occurrence une forme extrême d'islamisme?

Pourquoi des jeunes, parfois au péril de leur vie, s'engagent-ils dans une telle démarche, à la fois politique et religieuse? Une enquête d'un sociologue, parue récemment dans *La Libre*, montre que le problème ne concerne pas nécessairement des jeunes issus de l'immigration ou de milieux défavorisés. Alors que Manuel Valls, premier ministre français, parle de jeunes livrés à eux-mêmes, qui sont dès lors attirés par des recruteurs qui les séduisent. C'est parfois le cas, mais ce n'est pas la seule lecture possible. Le plus grand nombre des jeunes radicalisés n'ont pas de problème d'intégration, ils ont fait des études, et viennent parfois de milieux catholiques bourgeois. Ils ne sont pas forcément musulmans, non intégrés ou rejetés, et pourtant ils s'engagent dans le jihadisme, du jour au lendemain.

Pourquoi un adolescent se laisse-t-il entraîner, parfois simplement à travers internet? Il faut comprendre que l'adolescence a essentiellement, comme particularité le besoin de croire. Il s'agit d'une étape qui précède le besoin de connaître et de comprendre. Au moment de la puberté, l'enfant est entré dans un corps qui lui impose un travail de recherche

nière du masculin ou du féminin. Il y a donc tout un travail psychique propre à l'adolescence, qui s'accompagne d'une dimension qu'on a évacuée en Occident, celle de l'initiation à un mode de pensée, un mode de croyance, qui l'aidait à comprendre le monde, et à savoir comment y trouver sa place.

Dans notre culture, la confirmation des enfants à 12-13 ans remplissait cette fonction, à un moment où il fallait leur donner des outils pour comprendre ce que c'est que grandir et mourir, pour comprendre le désir, l'amour, les violences associées aux pulsions, etc. On lui fournissait ainsi un cadre de référence, des concepts, des gestuelles. C'était très important. Mais, après qu'on ait tué Dieu et que, même dans le monde chrétien, il n'y a plus aucun rituel, d'histoires génératrices de symboles qui aident à pouvoir se représenter, il n'y a plus qu'un énorme vide. Les jeunes cherchent alors des réponses par eux-mêmes, souvent sur internet. Bref, il y a un besoin de croire, qui est ontologique à l'humain, et qui est une des grandes dimensions de l'adolescence.

Par rapport à cet aspect, peut-on dire que, dans notre société, il y a une carence en ce qui concerne la réponse à apporter à la quête fondamentale de sens?

C'est évident. Un exemple: dans le livre de Michel Foucault, *"Société"*

sidant musulman en France. A travers cet élément de fiction, il montre que l'Occident, au fond, ne se remet pas de la mort de Dieu, du fait de vivre sans religion. Sans religion - dans le sens de ce qui relie les humains les uns aux autres, et les relie à plus grand qu'eux - il y a un sentiment de vide, d'angoisse. Du coup, tout le travail d'identification, qui consiste à s'identifier à un modèle, à quelque chose de plus grand que soi, est mis à mal. Or, le besoin, lui, est toujours là, et les jeunes sont alors renvoyés à une recherche tout à fait individualisée de ce qui pourrait répondre à cette attente, et qui pourrait donner corps à leurs questions existentielles.

Comment expliquer que les jeunes ne trouvent pas de réponse à leur recherche de sens dans les religions traditionnelles, que ce soit la foi chrétienne ou l'islam non radical?

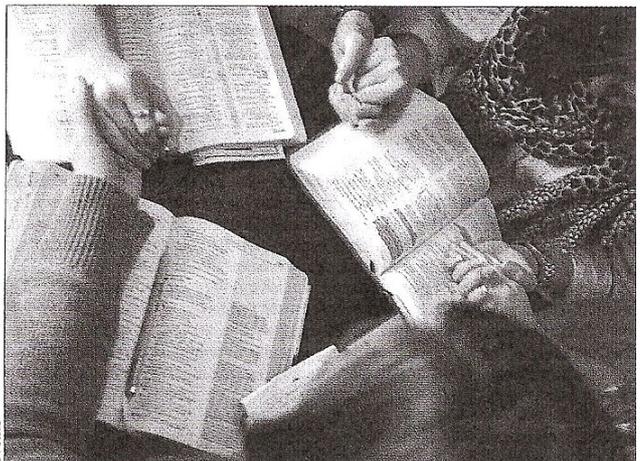
Je pense qu'il y a, en Occident, un phénomène de désenchantement, qui a pour conséquence le rejet de valeurs qui viennent "d'en haut". Depuis 30 ou 40 ans, on est dans un processus de déchristianisation, et même de "désymbolisation": on ne croit plus en un paradis, ou en un Dieu tout-puissant. Dans les grandes villes comme Bruxelles, les jeunes ne sont plus en contact avec la foi chrétienne, parce que les parents n'ont plus de pratique religieuse. Un autre problème, c'est que l'Eglise a raté un virage important après Vatican II, alors que ce concile souhaitait une véritable inscription de l'Eglise dans la modernité. Cela ne s'est pas réalisé, l'Eglise s'est au contraire durcie à nouveau. Et enfin, le problème de la pédophilie dans l'Eglise, ces dernières années, n'a pas arrangé les choses.

Tout cela fait en sorte qu'il y a un vrai

raté dans l'image que l'Eglise donne du message chrétien. Aujourd'hui, il faut repenser les choses, revisiter le fondamentaux chrétiens, parce que dans le contexte actuel de guerre de religions, avec de l'islamophobie et de l'antisémitisme, les jeunes d'origine chrétienne n'ont pas les moyens de reconnaître ce qui est spécifiquement chrétien, ni le fait que la modernité les droits de l'homme, la démocratie sont largement d'origine chrétienne. Personne ne leur enseigne cela, il y a un réel vide conceptuel et théorique à ce niveau. Il faudrait, avec l'Eglise, aider ceux qui ont la charge de donner des cours de religions à comprendre le besoin de croire, puis le besoin de réfléchir en ce que l'on croit. Il faut expliquer pourquoi l'idée de Dieu est ontologique à l'humain, pourquoi personne ne peut faire sans, psychiquement parlant. Mais il faut aussi réfléchir à quel Dieu on croit, réfléchir au lien entre le sacré et la violence, au fait que le sacré est une façon d'humaniser la violence humaine, l'envie, le mal, les pulsions érotiques. Si tout cela n'est pas enseigné, les jeunes ne peuvent le découvrir tout seuls. Ils risquent alors de se tourner vers une religion qui se présente comme un savoir acquis une fois pour toutes, incontestable, qu'on ne peut critiquer mais seulement accepter en bloc. On ne peut alors même pas revisiter l'histoire de Mahomet, on ne peut prendre des sourates à la lettre, et s'inscrire dans un discours résolument antisémite et antichrétien.

La référence au sacré peut donc canaliser la violence qui est en nous... Mais, dans le cas d'une radicalisation, le sacré va exalter la violence, plutôt que l'humaniser?

Le sacré va alors utiliser des moda-





Le docteur Philippe van Meerbeeck.

lités qui ressurgissent d'un passé archaïque. On va se référer à un Dieu qui recourt au sacrifice humain. Dans l'héritage judéo-chrétien, on a voulu se détacher de cela. Il y a une histoire sacrificielle dans la pensée chrétienne, où Jésus apparaît comme le dernier sacrifié. Or, cette référence au sacrifice est fort présente dans le jihadisme. Si on montre cela aux jeunes, ils comprendront combien le recours au sacrifice est un retour en arrière, parfois vers une forme de cannibalisme, où on pouvait par exemple boire le sang de l'ennemi. Dans le christianisme, par contre, on dépasse cet archaïsme dans le repas eucharistique, qui rend caduc les sacrifices sanglants. Cet aspect devrait être enseigné aux jeunes, pour qu'ils comprennent d'où vient toute cette violence, et que le sacré peut être justement ce qui permet d'humaniser celle-ci. Si on n'enseigne pas cela, on passe à côté de quelque chose à laquelle les jeunes sont confrontés tous les jours.

Que peut-on faire pour favoriser la construction personnelle des jeunes d'origine immigrée, qui n'ont pas grandi dans les références chrétiennes? Que peut-on faire, en terme d'éducation, pour favoriser leur intégration?

Un problème d'intégration se pose effectivement par rapport à la migration arabo-musulmane. Avec les personnes d'origine italienne ou espagnole, les choses se sont mieux passées, aussi parce qu'on partageait la même religion. Ici, il y a une problématique qui est liée à la religion, avec la place que celle-ci occupe aujourd'hui pour ces populations. La première génération d'immigrés musulmans était arrivée à accommoder l'islam, le coran, avec la façon de vivre ici. Par contre, la deuxième génération a eu besoin de retrouver certaines racines, mais leurs parents n'ont peut-être pas été capables de leur transmettre certaines valeurs de leur religion. Faute d'une telle transmission, ces jeunes vont recourir à des interprétations radicales de l'islam. Or, il leur faudrait une véritable formation à la spiritualité de leur religion, pour éviter qu'ils soient livrés à quelques sites internet fanatisants, qui pratiquent une certaine lecture du sacré et de la violence. Il faut répondre au besoin de croire de ces jeunes mais, dans un deuxième temps, il faut les inviter à critiquer ce qu'ils croient, pour rendre possible une lecture intelligente de leur foi.

Dieu est-il inconscient? L'adolescent et la ques...

LUTTE CONTRE LE RADICALISME

Développer des projets communs

Peut-on lutter efficacement contre la radicalisation religieuse? Nous avons posé la question à Koen Geens (CD&V), ministre fédéral belge de la Justice, qui a bien voulu apporter son éclairage à cette problématique. Propos recueillis par Christophe Herinckx

Monsieur le ministre, pensez-vous que l'Etat belge, en particulier le département de la Justice que vous dirigez, puisse lutter efficacement contre les terroristes potentiels ou avérés? Quelles mesures sont, selon vous, les plus efficaces?

Les meilleures mesures sont avant tout les dispositions préventives. A cet égard, nous avons par exemple interdit les voyages vers l'étranger à des fins terroristes, avec des peines à la clé. Des mesures répressives sont également nécessaires. Celles-ci doivent pouvoir être prises sans perdre de vue la possibilité d'une réinsertion des personnes dans la société. En ce sens, la peine prononcée doit contenir des éléments de rééducation et favoriser un désengagement de la personne condamnée par rapport au radicalisme.

Dans cette optique, il faut pouvoir lutter contre la radicalisation de personnes par d'autres, déjà radicalisées. C'est pourquoi il faut envisager d'isoler en prison certaines personnes, afin d'éviter une contamination d'autres individus par des idées radicales. On ne peut prendre des mesures générales à cet effet, mais il s'agit d'apprécier chaque cas de manière individuelle. Selon les situations, il faudra soit éviter que les terroristes condamnés restent en contact avec le groupe qui a conduit à leur radicalisation, soit, au contraire, isoler certains condamnés avec le groupe dont ils font partie, afin que ce groupe ne puisse pas répandre ses idées à l'endroit d'autres personnes. Il est également important qu'il y ait une juste mesure, une juste proportion entre la peine prononcée et la gravité des faits commis, afin, justement, de souligner la gravité de certains faits.

En tant que ministre de la Justice, vous êtes notamment en charge des cultes en Belgique. Qu'attendez-vous des différents responsables religieux, en termes de prévention contre le radicalisme et le terrorisme?

J'attends deux choses de la part des responsables religieux. D'une part, qu'ils prennent leurs responsabilités en exerçant leur autorité à l'égard de la communauté qu'ils représentent. Il faut qu'ils puissent prendre la parole en public, non seulement dans les lieux de culte, mais aussi à travers des discours publics, afin de faire savoir ce qu'ils pensent sur certains sujets. Dans le cas de la communauté musulmane, qui possède une structure qu'on pourrait qualifier d'horizontale, ces prises de positions publiques sont particulièrement importantes. C'est

sables, lors d'une rencontre toute récente avec les religions monothéistes. A eux de déterminer en quel sens ils veulent parler.

D'autre part, il faut que les responsables religieux puissent délivrer un message clair sur ce qu'est l'identité de leurs religions respectives, afin de lutter contre l'ignorance qui peut exister à cet égard au sein des communautés. C'est en ce sens que le monde civil a besoin d'eux. C'est une question d'éducation. C'est souvent par manque d'éducation à sa propre identité que certaines communautés se radicalisent. Bref, il y a souvent un problème d'éducation au sein des communautés religieuses, mais aussi du côté de la société.



Le ministre de la Justice Koen Geens.

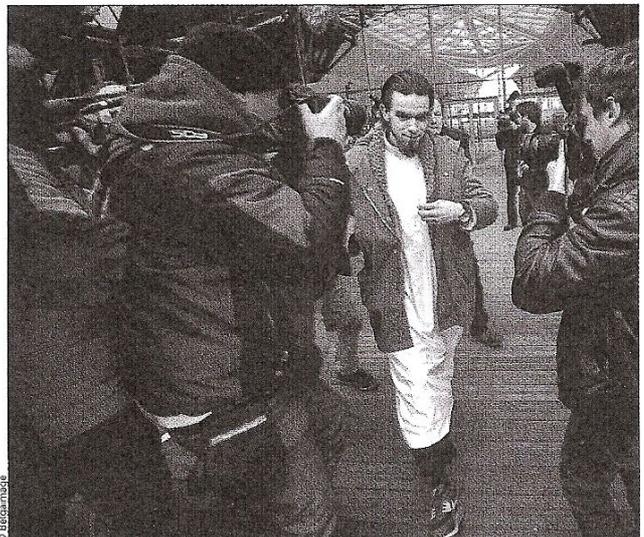
Selon vous, les différentes communautés religieuses peuvent-elles, en tant que telles, participer au vivre ensemble dans notre société? Et si oui, comment peuvent-elle ou doivent-elles le faire?

Je dirais, encore une fois, qu'il est essentiel que les communautés religieuses puissent transmettre une identité claire à leurs membres, surtout aux plus jeunes. Pour ce faire, les religions doivent pouvoir recourir à certains récits propres, fondateurs, pour comprendre et faire comprendre clairement ce qui est bien et ce qui est mal, selon la religion concernée. Les jeunes ont besoin de savoir comment il faut vivre, notamment vers 14-15 ans.

Même si tout le monde ne partage pas ce point de vue, selon moi, c'est quand on a une identité claire qu'on peut également s'ouvrir aux autres

convictions, dialoguer avec les autres. Si on n'est pas au clair avec sa propre identité, le risque de radicalisation est d'autant plus important.

Nous avons également besoin de projets communs, que les différentes religions devraient pouvoir mener ensemble, dans notre pays. Il y a beaucoup de bonne volonté, de la part des uns et des autres, et les responsables religieux se connaissent bien, mais il n'y a pas de projets communs, on ne fait rien de concret ensemble. Par exemple, Albert Guigui, le Grand Rabbin de Bruxelles, a grandi au Maroc, il parle parfaitement l'arabe; je suis sûr qu'il pourrait entreprendre des projets avec des musulmans. Il en est lui-même demandeur. De tels projets seraient un très beau signe de tolérance et de respect mutuel. Je souhaite y contribuer, en toute modestie, et dans la limite de mes compétences.



© Belga/Ansa